

Texte 4

- Le maire

J'avais la furieuse impression que pour la première fois depuis le début de ma carrière politique, tout vacillait, mon destin m'échappait. J'avais été parachuté dans cette ville après la guerre, il y a donc quelques décennies, par un Corse, représentant chez Pastis Duval, avide de se tailler un fief, une baronnie régionale. Outre le soutien indéfectible que je lui avais manifesté contre vents et marées, j'avais suivi à la lettre ses préceptes : ne manquer aucune inauguration, aucune commémoration d'anciens combattants, ne refuser aucune médaille du travail, faire mon footing ou mon marché dans les maisons de retraite. « A chaque manifestation d'anciens que tu présides, m'avait-il dit avec sa voix rocailleuse, ce sont des voix qui s'engrangent, et que tu vas pouvoir fidéliser. Fais une fête aux fromages et aux vins à chaque rentrée. Fais bondir le COS (le coefficient d'occupation des sols) et tu seras le roi du pétrole dans ta ville. »

Ces préceptes s'étaient incrustés comme une puce électronique sous la peau et m'avaient valu d'être l'inamovible premier magistrat de la ville. Et puis patatras ! Entre les deux tours d'une élection qui s'annonçait comme un boulevard, ce petit con de journaliste avait ressorti dans la presse locale une vieille histoire d'abus de biens sociaux. Je vous le demande qui n'avait pas plongé sa louche dans la marmite ? Qui n'a jamais abusé de sa position ?

Face à cette attaque inopinée, à court d'idées, étranger à moi-même, je m'étais vu provoquer en duel ce jeune impudent, par une lettre à en-tête adressée au rédacteur en chef de son torchon qui, jusqu'alors, à force de subventions, s'était tu ou maintenu dans une prudente réserve. L'affaire se réglerait donc sur la grande place, un samedi, avant le marché, sur la place du même nom, au mousqueton. J'avais une préférence pour les armes du XVII^e siècle et j'espérais bien que le grand dadais aux cheveux longs et au visage encore grêlé d'acné, qui pensait se faire les crocs sur moi, renoncerait faute d'avoir trouvé l'arme adéquate. Peine perdue, le défi avait été relevé et nous étions trouvés dès potron-minet face à face mais à une distance qui permettait d'éviter toute bavure irrémédiable. Nous avions échangé le feu sans dommage pour quiconque sauf pour un chaland attendant, placide, l'ouverture du marché avec son chien, et qui n'avait pas respecté la distanciation sociale avant la lettre.

Depuis, l'affaire avait fait grand bruit dans le Landerneau du politique. Qualifiée de « tartarinade » par les médias nationaux, au mieux on – mes amis, pas mécontents de me voir dévisser- me comparait à Gaston Deferre, au pire, à Gripure, le prof de philo du *Sang noir* de Louis Guilloux. Les sondages qui m'avaient encensé jusqu'alors, me laissant presque espérer un maroquin, - mais lequel ? Peu m'importait -, me réduisait au rôle de comparse pour le 2^e tour. Allais-je perdre ce que j'avais mis si longtemps à construire, une belle citadelle. De gauche ou de droite ? Je ne savais plus très bien car comme tout bon politique républicain, j'avais glissé de gauche à droite pour continuer à exister.

Pour rattraper une affaire qui s'annonçait mal engagée, j'avais conclu de façon fort honorable cette échauffourée sans victime, en m'adressant aux Cherbourgeois par un dernier discours de campagne aux accents gaulliens, conclu par « la ville a besoin de calme et de sécurité ; elle a besoin d'expérience, je suis votre homme ! » Ma parole, on se serait cru à Alger lors de la « tournée des popotes » en 1958.

- Le journaliste

Depuis quelques jours ma vie avait été bouleversée. Par un seul article, écrit à la hussarde sur un coin de table de café, moi le tâcheron, j'avais réussi à jeter le discrédit sur un cacique local. Ridicule, c'était le mot qui revenait le plus pour souligner l'attitude pusillanime du député ex- maire dans ce matin blême où il s'était contenté le teint blafard de tirer dans la terre, moyen pour lui de déconsidérer un duel dans lequel il s'était jeté bille en tête comme un novice pour laver son honneur. J'avais répliqué en tirant dans les nuages. Allez comprendre comment un badaud promenant son chien avait pu être touché à l'oreille par une balle, abandonné par son clébard heureux de profiter de l'aubaine et de se débarrasser d'un maître qui ne le sortait dans la rue que pour pisser.

Mon quotidien avait passé l'article à la une. C'était une première pour moi, allais-je devenir un nouveau Rastignac. Je ne citerai pas les sources du papier à l'origine du « drame », les sources sont au cœur de notre travail, la substantifique moelle du reporter. Elles m'avaient valu par une seule parution, de passer de simple tâcheron voué aux chiens écrasés, en un nouveau contempteur des travers de la vie politique et de ses acteurs. L'homme capable de s'opposer à ce que la population par une affection

froide mais teintée d'admiration appelait « le menhir », un rappel sans doute de ses origines bretonnes et de son immobilisme proverbial. Partout désormais, on m'appelait, j'avais un encart dans *France- Soir*, l'affaire était suivie à la loupe dans *Le Monde*, le grand Pierre Desgraupes m'avait appelé au téléphone pour m'affirmer qu'il en ferait avec Pierre Lazareff une entrée pour *Cinq colonnes à la une*.

Quand l'après-midi, je prenais quelque liberté dans les bras de ma fringante maîtresse, rassurez-vous je tairai son nom, le plaisir passé, j'avais le tournis. L'opposition avait même pris langue au journal pour tester mon ambition d'une éventuelle candidature à la députation, l'année suivante. Et tout ça pour une affaire antédiluvienne qui avait fait mouche, une affaire de prévarication. Le maire avait largement puisé dans les caisses publiques pour faire construire une villa en Corse.

- La femme

L'affaire m'avait surprise, moi la putain du roi, celle que le maire sortait lors des expositions. Une très belle et très jeune femme, du moins me considérais-je comme telle, qui restaurait à ses côtés l'esthétique d'un homme grisonnant, voûté et bedonnant ; j'en avais conscience, sans renoncer à quelques cinq à sept. Quelle revanche pour la fille de concierge qui avait dû supporter la pauvreté pendant sa jeunesse. Mais, j'étais devenue suicidaire ... ou revancharde ou ingrate, c'est selon. Quelle idée m'avait pris lorsqu'un après-midi, j'avais dévoilé à ce jeune journaliste devenu mon amant, ce que me confiait mon barbon de ses arrières-cours, car le député, après des ébats toujours furtifs, l'âge oblige, n'était pas avare de confidences sur les turpitudes des gens d'en-haut et les siennes propres.

Le scandale, se cristallisant dans la presse, avait débouché sur un duel. Une question me fouillait l'esprit : devais-je lâcher la proie pour l'ombre ? Mais quel était la proie et quelle était l'ombre ? Du vieux député cacochyme ou du jeune journaliste ambitieux ?

- Reprise du témoignage de Joceline, secrétaire de *La Lorgnette*

Six coups de feu et pas un blessé. Même pas une vitre cassée. Simplement deux trous dans mon plexiglas. Après, ça a fait un grand vide. Fanfan s'est effondré dans le fauteuil visiteur et le patron était tout pâle. Il a ouvert le tiroir de gauche de son bureau, en a sorti sa bouteille de scotch. Je suis allé chercher trois verres et de la glace et puis, tous les trois, tranquillement, on a calmé l'affaire. C'était bon d'avoir mes deux hommes avec moi.